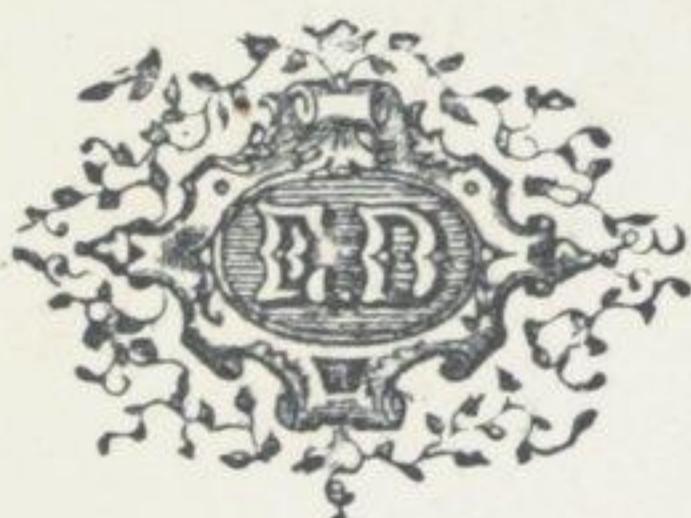


TROIS MOIS
SUR LE GANGE
ET LE
BRAHMAPOUTRE

PAR
M^{me} LOUIS JACOLLIOT

ILLUSTRATIONS DE E. YON



PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1875

Tous droits réservés.

II

L'embouchure du Gange. — Sogor, l'Ile aux Tigres. — Le golfe du Bengale. — Les requins. — Les marais du Brahmapoutre et les caïmans. — Combat d'un rhinocéros et d'un éléphant. — Vellypoor. — Le major Daly.

Notre descente du Gange s'était effectuée sans grandes péripéties ; chaque jour, à dix heures, nous accostions au rivage pour donner un peu de repos à nos hommes, et déjeuner. Au coucher du soleil nous jetions l'ancre à quelques encâblures de la berge, pour ne pas être surpris dans notre sommeil par une visite des fauves.

De Calcutta à l'Océan, toutes les plaines que traverse le fleuve, sont des terrains d'alluvion à peine élevés au-dessus du niveau de l'Océan, constamment ravagés par des inondations et des cyclones, qui empêchent les grandes forêts de s'y former, et de donner ainsi de la solidité au

tant qu'il fût vainqueur, n'aurait rien de plus pressé que de regagner son repaire. Si, contrairement à notre attente, il se retirait de la lutte sain et sauf et que nous apercevant il vînt charger contre notre inexpugnable forteresse, une seule balle explosible à bout portant dans la gueule, l'œil ou l'oreille, qui sont ses trois seules parties vulnérables, devait en avoir raison avec la plus grande rapidité.

Moniram, qui était resté sur la tête de Sravana, conversait avec nous à voix basse en attendant le moment de prendre position. Il était insouciant et plein d'assurance, comme sont la plupart des Indous au moment de jouer leur vie; fatalistes convaincus, la mort leur cause peu d'effroi; ils la regardent comme un moyen employé par la divinité pour les rappeler à elle.

Lorsque la ligne de conduite que nous devions tenir fut bien arrêtée, nos précautions prises et nos préparatifs terminés, le jour n'allait pas tarder à paraître.

La situation était étrange, pleine d'émotions inconnues, le cœur me battait à tout rompre et cependant je constatai que, plus nous approchions

du dénouement, plus mes craintes disparaissaient sous le coup d'une excitation nerveuse qui doublait mes forces ; il y avait à peine une heure, j'eusse salué avec joie tout événement qui serait venu nous forcer de renoncer à notre dessein, en ce moment j'appelais de tous mes vœux le lever du soleil et l'apparition du monstrueux adversaire de Sravana.

— L'horizon va blanchir à l'est, nous dit tout à coup Moniram-Dalal, et bientôt les rayons de la chevelure d'Indra illumineront la forêt ; puis-je donner un conseil aux saëbs ?

— Parle, répondit M. Stevens, notre interprète ordinaire.

— Avant de me rendre à mon poste avec Sravana, je veux vous prier, quoi qu'il arrive, de ne pas faire un seul geste, de ne pas pousser un seul cri !

— Nous serons aussi immobiles que les branches de ce baobab.

— Je voudrais bien aussi vous adresser une autre demande.

— Nous t'écoutons.

— Si Sravana est tué, je le serai aussi.

— Eh bien ?

— Les saëbs permettront-ils à Tchi-Naga, qui est de ma caste, de recueillir mon corps et d'accomplir sur mon bûcher les cérémonies funéraires ?

— Il sera fait selon ton désir.

— Je voudrais aussi qu'en remontant à Dakka, les saëbs consentissent à s'arrêter à Vellypoor, chez mon maître, pour lui dire que je ne me suis pas enfui avec Sravana, mais que nous avons été tués par la mauvaise bête qui mange le nelly.

— Nous ferons ce que tu demandes, mais comment s'appelle ton maître ?

— Le major Daly.

— Le major Daly ! fîmes-nous tous quatre à la fois, au comble de l'étonnement.

— Oui, c'est lui qui m'a envoyé ici.

— C'est précisément chez lui, à Vellypoor, que nous allons.

— Alors les saëbs lui diront ce qu'ils auront vu.

— Nous espérons bien arriver avec toi chez le major, et rendre témoignage de ta bravoure et de celle de ton brave camarade.

— Sravana tuera le rhinocéros, à moins que les dieux n'aient fixé ce jour pour rappeler à eux le fils de Coïleche-Mondoo-Dalal. Salam, saëbs, voilà le soleil qui paraît.

En disant ces mots, le brave cornac, quittant la tête de l'éléphant, s'accroupit sur son cou en ramenant la courroie du harnachement sur ses deux jambes, pour lui servir de point d'appui.

D'un seul claquement de lèvre il donna le signal à Sravana, qui se dirigea en se dandinant, comme s'il allait faire une simple promenade, du côté de la bauge du rhinocéros.

Arrivés à cent mètres environ de nous, ils s'arrêtèrent, et nous entendîmes le cornac adresser au noble animal une allocution amicale dans laquelle, lui rappelant ses prouesses passées, il l'engageait à se montrer digne de sa réputation.

L'éléphant arracha une branche de liane en fleurs qui pendait au-dessus de sa tête, et se mit à la tordre autour de sa trompe par manière de passe-temps; parfois il tournait légèrement la tête du côté de la bauge du rhinocéros, et en percevant les émanations qui s'en échappaient, il renâclait sourdement et frappait du pied la

terre. Le cornac alors l'apaisait par quelques paroles.

Avec le soleil, s'étaient levés des milliers d'oiseaux : grands aras blancs à crête rouge, perroches de toutes les nuances, bengalis mouchetés, boulbouls à huppe, piverts, épeiches au long bec, oiseaux-mouches aussi brillants que des topazes, etc..., tout cela courait, voltigeait, sautait de branches en branches, animant le feuillage par ses cris joyeux, et les couleurs magiques de son plumage.

Cette nature ensoleillée, pleine de parfums et de chants, contrastait singulièrement avec les pensées qui nous agitaient.

Dix minutes s'étaient à peine écoulées, depuis que Moniram-Dalal avait pris sa position de combat, que nous entendîmes dans le lointain un rugissement semblable à ceux de la veille, mais si faible que celui qui l'avait poussé devait être à une distance considérable encore.

— Voici la bête ! s'écria le cornac, et se prosternant sur le cou de l'éléphant sans dégager ses jambes des courroies et portant les deux mains au front, il prononça l'invocation suivante :

O Vischnou! vous qui avez purgé la terre des monstres qui la désolaient, vous qui avez châtié le serpent Caly et anéanti le géant Kayamangasaura, prêtez-moi votre assistance!

Les rugissements continuaient à intervalles inégaux, et nous suivions avec une curiosité exaltée la marche du terrible animal, à l'ampleur qu'ils prenaient de minute en minute. Tout à coup, il fit son apparition sous les baobabs, se dirigeant lourdement et à petits pas du côté de son repaire... Nous ne songions guère à nous communiquer nos impressions.

A la vue de l'horrible bête, je sentis le sang m'affluer au cerveau; pendant quelques secondes, un nuage me passa devant les yeux, les oreilles me bourdonnèrent; mais ce ne fut qu'un éclair, la vivacité même de l'impression fit la réaction plus rapide, et je recouvrai un sang-froid relatif.

Le rhinocéros ne se doutait pas encore de la présence de l'éléphant. Il ouvrit la gueule, comme pour envoyer un dernier cri à la forêt avant de se précipiter dans sa bauge, mais il s'arrêta net...

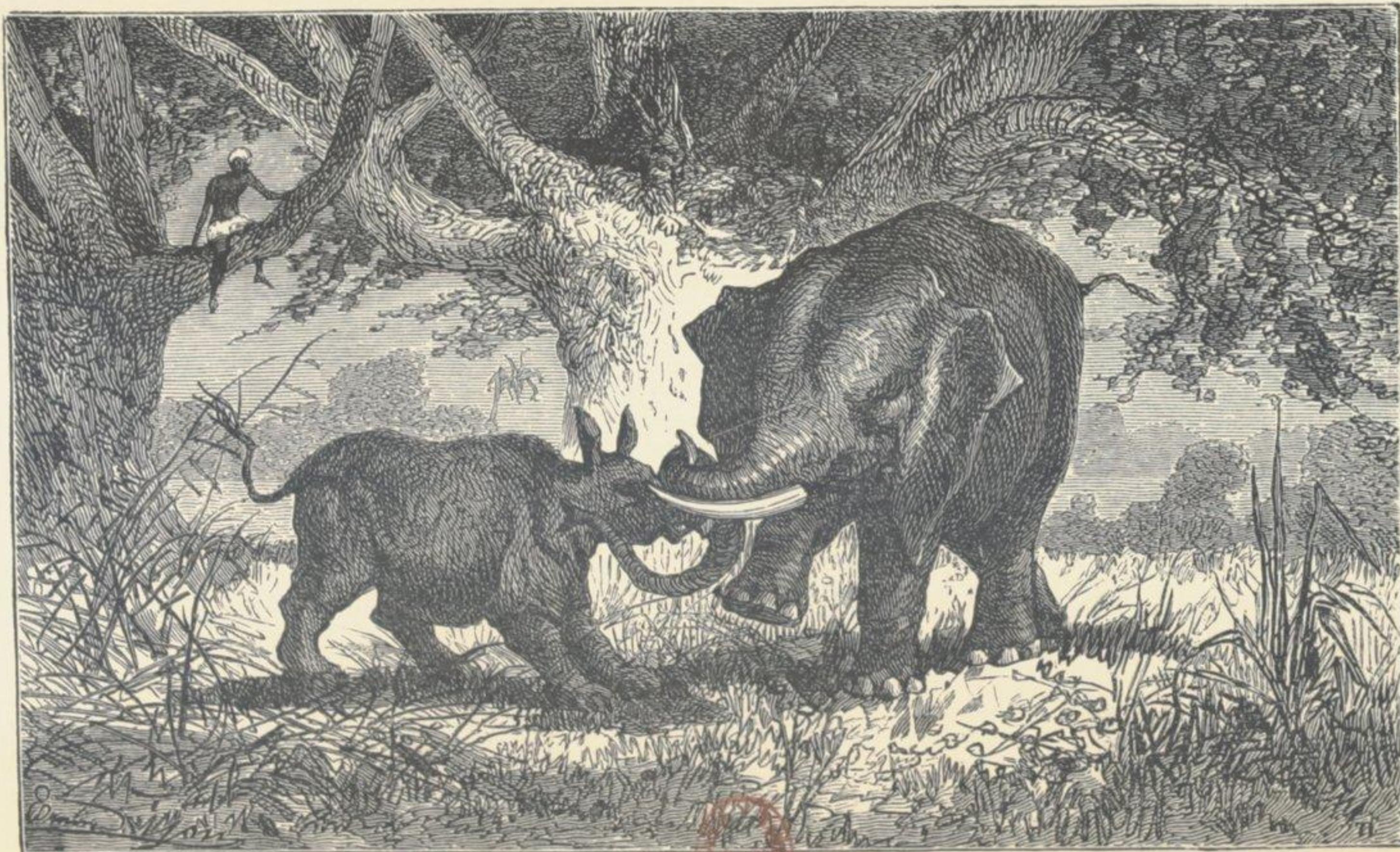
Il venait d'apercevoir son ennemi.

Sravana était superbe à voir !

A part un mouvement saccadé d'oreilles qui décelait la plus violente colère, le colosse paraissait calme, et de sa trompe continuait à jouer avec la liane en fleurs.

Le mangeur de nelly, comme l'appelait le cornac, paraissait digne de son adversaire ; il était énorme et dans toute la force de l'âge ; quoique moins élevé d'un tiers que l'éléphant, il semblait presque aussi long et aussi gros, et possédait de plus, cette terrible corne mieux placée pour la lutte que les défenses de son ennemi.

Le moment d'hésitation dura peu : le rhinocéros se précipita, tête baissée, en rugissant dans la direction de l'éléphant ; ce dernier ne broncha pas, mais quand l'assaillant ne fut plus qu'à trois pas de lui, sautant sur lui-même avec une agilité incroyable de la part d'un pareil animal, il lui envoya une telle ruade que le rhinocéros en ploya sur les genoux. Ce dernier se remit avec rapidité et continua l'assaut ; deux fois il tenta de pénétrer sous le ventre de l'éléphant ; deux fois il fut repoussé de la même manière. Je re-



Il put, grâce à un étourdissement momentané, le sang de la trompe par la corne... (Page 145.)

nonce à dépeindre les cris, les hurlements qui accompagnaient la lutte. Sravana, muet en commençant, avait fini par se mettre de la partie et sa grande voix emplissait toute la forêt.

En voyant comment le rhinocéros recevait les coups de son terrible adversaire, sans faiblir, nous craignions à tout moment qu'un faux pas, une manœuvre hasardée de ce dernier ne le lui livrât. Si l'éléphant le laissait pénétrer sous son poitrail, c'en était fait de lui.

A une troisième tentative, Sravana, doublant sa riposte, fit rouler le rhinocéros sur l'herbe, il se précipita les défenses en avant pour les lui plonger dans le corps et le maintenir sous ses pieds puissants. Son ennemi était déjà relevé, mais il put, grâce à un étourdissement momentané, le saisir de la trompe par la corne. Voyant le danger, le rhinocéros s'arc-bouta des quatre pieds et pendant quelques instants l'éléphant essaya vainement de l'attirer sous lui. Jusqu'à ce moment l'éléphant, quoique échauffé par la lutte et la haine invétérée qu'il porte à tous les animaux sauvages, même à ceux de sa propre espèce, n'était pas entré dans une de ces terribles

fureurs auxquelles rien ne résiste ; il obéissait à la direction de Moniram-Dalal qui, cramponné sur son cou, le forçait à ménager ses forces, en laissant son adversaire s'épuiser par d'inutiles assauts. Mais à ce jeu-là Sravana s'était monté peu à peu, et bientôt son cornac, le voyant au degré voulu d'excitation, le laissa maître de terminer le combat à son gré.

— Po ! s'écria-t-il d'une voix retentissante, en avant !

En entendant cette parole, l'éléphant lâcha subitement le rhinocéros, et, se mettant à bondir autour de lui, lui administra une véritable pluie de ruades, au milieu desquelles la terrible bête, ne trouvant pas le moyen de joindre son ennemi, commença à hurler de douleur. Au bout de dix minutes environ de ces terribles assauts, pendant lesquels les feuilles, la mousse et les branches d'arbres, tourbillonnaient autour des deux combattants, Sravana saisit de nouveau son adversaire par la corne, et d'un effort suprême le coucha sur le côté ; à peine ce dernier avait-il cette fois touché terre, que les deux défenses de l'éléphant le clouaient sur le sol, et l'on vit aus-

sitôt la tête du colosse vainqueur se lever et s'abaisser avec rage, broyant les os, fouillant les entrailles de son ennemi désarmé.

Debout sur son courageux compagnon, Moniram-Dalal poussa un frénétique hurrah !

Je détournai la tête.

Le rhinocéros ne rugissait plus... il agonisait sous les coups furieux de son ennemi, ses dernières plaintes avaient revêtu un singulier caractère de douceur... J'aurais voulu Sravana plus généreux dans la victoire. Lorsqu'il se décida à s'arrêter, il n'avait plus sous lui qu'un amas de chairs et d'ossements. Quand nous fûmes descendus du baobab, à l'aide de la colonne vertébrale, d'un fémur et d'un tibia du rhinocéros, nous pûmes rétablir la taille de l'animal et la mesurer ; il portait quatre mètres trente de longueur; sur deux mètres vingt-cinq de hauteur.

Moniram-Dalal lui coupa la corne et les sabots des quatre pieds pour les porter à son maître.

Après cette nuit de veille et d'émotion, le corps demandait obstinément à réparer ses forces ; nous expédîâmes l'ordre à Gopal-Chondor de

venir s'amarrer en face de nous. Le temps était splendide et nous résolûmes de déjeuner sur le lieu du combat.

Les deux filets de la victime, qui n'étaient point trop abîmés, furent retirés par les soins de notre cuisinier Anandrayen. Une partie ayant été mise dans le sel afin de la conserver pour les jours suivants, l'autre fut suspendue à une branche au-dessus d'un feu de bois, et nous procura un succulent rôti.

La chair du rhinocéros, qui ne se nourrit que d'herbages, est excellente et ressemble à celle du bœuf, à laquelle on aurait ajouté un peu de cet arrière-goût musqué qui distingue la chair de la chèvre; ce parfum disparaît sous les condiments et assaisonnements incendiaires de la cuisine indoue, et cet aliment est en somme fort acceptable.

Lorsque le dingui eut accosté à l'abreuvoir des fauves, station sans danger en plein jour, l'aya de M^{me} Stevens et ma fidèle Anniamma accoururent tout en pleurs se jeter à nos pieds.

Ayant entendu les rugissements que poussaient les deux animaux pendant la bataille, les deux

pauvres créatures nous croyaient mortes, et les macouas endiablés, se faisant un jeu de leur terreur, leur avaient conté les histoires les plus épouvantables ; ignorantes et crédules à l'excès, elles y avaient ajouté foi, et s'imaginaient ne plus nous revoir.

Nous donnâmes un demi-sac de riz — environ 25 livres — à Moniram-Dalal pour son déjeuner et celui de Sravana, qui, comme tous ses pareils, était très-friand de cette nourriture. Le cornac l'ayant vidé dans la grande marmite des macouas que ces derniers lui avaient prêtée, et y ajoutant des piments, des tomates sauvages qui croissaient en foule dans la forêt, un peu de poisson fumé que nous lui avions donné, du safran, du gingembre, de la coriandre, de l'anis sauvage et du lait de coco exprimé de l'amande râpée — se mit en devoir de confectionner un énorme carry qu'il devait partager avec son compag'hon.

Pendant tout le temps de la cuisson, Sravana, entièrement calme, ne fit que se promener autour de l'immense marmite, humant le fumet qui s'en échappait, et adressant à son cornac une foule

de caresses pour le prier de hâter l'événement. Il fallait voir comme il faisait cligner benoîtement ses petits yeux, adoucissant sa voix, prenant des postures suppliantes ; on n'eût pas dit le terrible adversaire du rhinocéros, dans cet animal gourmand qui s'épuisait en amicales démonstrations, pour obtenir un peu de riz, d'un homme qu'il eût broyé d'un geste.

De quelle pâte est donc formée l'intelligence de ce géant, qui, quinze jours après avoir été pris dans les jungles, passe de la vie sauvage à la vie civilisée, et non-seulement, ne cherche plus à retourner dans les forêts séculaires où s'est écoulée sa jeunesse, mais encore, à la voix seule de l'homme, se bat contre ses congénères pour leur ravir leur liberté. La force ne saurait le réduire, et il obéit à un enfant, à une femme ; ami de tout ce qui est petit et faible, il ne retrouve sa force et sa férocité que contre les ennemis de celui qui l'a réduit en esclavage.

Pourquoi aime-t-il cet esclavage volontaire, lui à qui il suffirait de vouloir, pour regagner les vastes solitudes et les grands pâturages des jungles ?

Les Indous qui prétendent que Dieu crée par des transformations progressives, que l'âme monte graduellement de l'imparfait au plus parfait, disent :

Que l'éléphant est la dernière étape de l'âme, avant de passer dans la forme humaine.

Moniram-Dalal et Sravana nous quittèrent après déjeuner, et le cornac promit de faire bonne diligence pour annoncer notre arrivée à son maître.

Peu d'instants après, la brise étant favorable, notre dingui reprenait sa course sur le Brahma-poutre; le soir même nous quittions ce fleuve pour entrer dans le vieux Gange, et le lendemain, sans autres péripéties, sur les dix heures du matin nous touchions à Vellypoor.

Le major et mistress Daly nous attendaient sur la plage.